Le Chrysanthème Noir
Feldrik Rivat

Du même auteur, aux éditions de l'Homme Sans Nom :

Les Kerns de l'oubli :

Tome 1 - *L'Exil*
Tome 2 - *Les Larmes du désert*
Tome 3 - *Résurrections*

Les Enquêtes de la 25e Heure :

La 25e Heure
Le Chrysanthème noir

Paris-Capitale (septembre 2017)

www.editions-hsn.com

Feldrik Rivat

LE CHRYSANTHÈME NOIR

Seconde enquête de La 25e Heure

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2016.
Illustration de couverture : Elian Black' Mor & Carine-M
ISBN : 978-2-918541-27-1
Les Éditions de l'Homme Sans Nom
122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil
E-mail : contact@editions-hsn.com
www.editions-hsn.com

« Les sceptiques et les incrédules, à l'aune de leurs savoirs immenses, ont leur utilité : passés à l'état de bornes, ils jalonnent la route du progrès. »

Camille Flammarion, propos rapportés, février 1889

Avertissement au lecteur :

Attention, ce roman quittant le cadre historique pour celui de l'uchronie, nombre de citations ou de situations décrites ici ne sauraient être tenues pour vraies et ne trouvent leur place que dans le contexte de cette œuvre de fiction.

Aucun être humain ou animal n'a été véritablement maltraité durant l'écriture de ce roman…

Samedi 12 janvier 1889, 16 h 47

La porte de la chapelle s'ouvre soudain en grand, provoquant un bruissement dans l'assemblée.

— Que la mariée est belle !

— Mais ce n'est pas la mariée, crétine ! C'est la Bottard !

Mais les deux internées de la Salpêtrière se taisent immédiatement, baissant les yeux sous l'intensité du regard de la surveillante en chef. Habituée à tenir son service d'une main de fer, la maîtresse femme passe silencieusement en revue les malades alignées de part et d'autre de l'allée de la nef centrale. Elle a personnellement supervisé toute cette semaine l'installation des festivités, et ce ne sont pas deux paysannes fraîchement débarquées de leur campagne qui vont ruiner ses efforts. La cérémonie étant commencée, il revenait désormais à ces filles de rester à leurs places.

Forte de cette maîtrise retrouvée, Mlle Bottard retourne tout entière aux effets de sa déambulation. Elle fait claquer ses souliers noirs sur les carreaux blancs de la chapelle, d'un pas raide, en une démarche qui se veut solennelle. Mlle Bottard n'est jamais véritablement sortie de l'enceinte de cette institution. Elle ne connaît la vie extérieure que par les dires et descriptions des patients ou des visiteurs. Mais ce rôle, elle le tient de source sûre. D'un geste sec, elle rappelle à l'ordre son cavalier. L'homme, rendu indiscipliné par le caractère peu ordinaire de son emploi du temps, baye aux corneilles. Son nom est Louis Bertillon, un malade admis à l'hôpital de la Salpêtrière quelques jours plus tôt. Et il sourit aux anges. Enfin, à cette assemblée de jeunes filles drapées pour l'occasion de robes blanches et de dentelles et qui, pour certaines, pourraient faire penser à des anges.

Mais l'austérité des lieux, tout autant que la température hivernale, tend à refroidir les élans festifs de la cérémonie. Ce qui n'est pas pour déplaire à Mlle Bottard.

Louis Bertillon se remémore les consignes du jour. Il n'a qu'à suivre les instructions. *Toutes* les instructions. Et répondre « oui » aux questions. Mais sa lavallière l'étouffe. Et le col de sa veste en velours lui chatouille horriblement la nuque. Sans compter qu'il ne voit pas le docteur, et que ce parterre de jeunes filles en fleurs commence à l'effrayer. Mais Mlle Bottard le tient fermement à l'écart de ces furies, par le bras, le guidant bien au milieu de l'allée. Elle réprimande encore d'un claquement de langue l'une de ces drôlesses qui, l'œil mauvais, se met à griffer frénétiquement la dentelle de ses gants de manière compulsive.

La haie de demoiselles se sépare en deux, enveloppant le chœur central de la chapelle. Le silence se fait toujours plus présent. Mlle Bottard accompagne Bertillon dans le rai de lumière, jusqu'à la table dressée d'une nappe blanche qui se tient là. Devant l'autel, un homme s'impatiente, cachant mal cette pointe de contrariété qui lui fait serrer les mâchoires. À moins que ce ne soit le froid. Il frappe la couverture de cuir de son code civil, méthodiquement, invariablement, laissant s'égrener ses humeurs en attendant que passe ce mauvais moment et qu'il puisse regagner la chaleur de quelque foyer ou cabaret à la mode. Simon Bétrémieux, simple conseiller municipal, est appelé à célébrer ici un office

refusé par tous les élus de la ville. L'homme promène son regard sur cet inquiétant cortège de demoiselles d'honneur, portant son étonnement de l'une à l'autre, allant de mal en pis, augmentant son malaise en cherchant, en vain, un visage pour le rassurer. Voilà donc à quoi ressemblent les patientes de ce Charcot ? Les célèbres « hystériques du mardi », habillées et coiffées pour l'occasion ? L'officiel se rattrape à l'une de ses moustaches en réaction à un disgracieux battement de paupières, tirant plus que de raison cet objet de coquetterie pileuse. Une touffe de poils entre les doigts et une larme au coin de l'œil, il tourne la tête et détaille une nouvelle collection de portraits. Pourquoi a-t-il l'impression que chacune de ces filles déborde d'affection ? Toutes semblent prêtes à lui tomber dans les bras, à venir y chercher cette chaleur que les lieux leur refusent, un réconfort câlin, une protection.

L'attente se prolonge, amenant ce simple conseiller municipal à regretter d'avoir accepté un peu vite cette mission. Enfin, pour être précis, d'avoir été le seul à ne pouvoir la décliner. L'angoisse et l'horreur font vaciller cet homme sur le fil de la folie. Il ne peut retenir une grimace en voyant une jeune fille faire gicler une perle de sang en se mordant la lèvre, une autophage qui, privée de ses doigts par des gants blancs que la sévère Mlle Bottard lui interdit de retirer ou de ronger, se rabat sur des peaux mortes encore accessibles. L'officiel jurerait entendre maintenant des bruits de succion et l'ébauche d'un gémissement qui, une fois de plus, lui fait tourner la tête pour échapper à un malaise. Il capte alors tour à tour le regard creux d'une insomniaque encore habitée par ses obsessions nocturnes, les paupières papillonnantes d'une narcissique qui pense que le monde entier succombe à ses charmes, puis l'œil terne d'une dépressive fatiguée par les potions de Mlle Bottard. Mais, soudain, l'homme abdique. Les pupilles noires qu'une psychotique garde fixées sur lui brisent ses derniers remparts. Cette face cadavérique fardée de poudre de riz semble prête à tout pour retrouver quelques couleurs… comme ramper jusqu'à lui et boire cette vie qu'il sent palpiter à son cou, là, à chaque battement de son cœur…

N'y tenant plus, il s'exclame :

— Mais que fait la mariée ?!!

La réponse se fait en un regard. Celui de Mlle Bottard. Le conseiller municipal Simon Bétrémieux regrette aussitôt d'avoir

troublé le silence de la chapelle de la Salpêtrière. Il regrette même cette joie qui l'anime parfois, celle d'être venu au monde. Il déglutit et se tasse face à la maîtresse de ce curieux sabbat, priant, une main tremblante posée sur son code civil, pour qu'une fois le temps daigne passer plus vite.

Et le temps passe. Lentement. Dans un silence tout juste troublé par des bruissements de robes. Et les gargouillis d'un estomac rendu chétif par quelque anorexie sévère. Un pet disgracieux anime encore une aile de la chapelle, levant une volée de gloussements bien prestement étouffée : Mlle Bottard vient de faire claquer sèchement son talon sur le marbre blanc, et impose par là jusqu'au contrôle des boyaux.

Impuissant, le conseiller se reporte alors sur le visage du seul homme en présence dans l'édifice, comme cherchant dans ces traits masculins un miroir propre à le réconforter. Mais Louis Bertillon agit dans un détachement des plus parfaits. Il bat des cils, se redresse pour se hausser à la hauteur des exigences de la surveillante, et regarde droit devant lui, un éternel sourire vissé au coin des lèvres. Ni le temps ni le froid ne semblent pouvoir attaquer sa concentration, son envie de bien faire, de satisfaire. En d'autres lieux et en d'autres circonstances, le jeune homme paraîtrait même à son avantage, ainsi vêtu d'un complet de velours noir à attaches de bronze, d'un plastron à feuillures fines et dorées, et de gants blancs et soyeux.

Mlle Bottard redonne un petit coup de talon. Le conseiller municipal Simon Bétrémieux tressaille, réfléchissant à l'impair qu'il aurait pu présentement commettre. Ne trouvant pas, et sentant une panique terrible monter en lui, il suit le regard sombre de la surveillante en chef et découvre avec horreur qu'un de ses boutons de manchette est mal engagé. Il réduit cette fausse note au silence, d'un geste fébrile, avant de sursauter de nouveau : cette fois, c'est la double porte de la nef centrale qui s'ouvre en grand, laissant entrer dans une bourrasque une pluie de neige et deux silhouettes endimanchées. Le docteur Mileva Varasd au bras du grand professeur Charcot. Un grincement de tabouret précède le lancement d'une marche nuptiale des plus sonores jouée sur les orgues de la chapelle. Le vaisseau de pierre s'emplit alors d'une musique qui, en d'autres temps et en d'autres lieux, réjouirait bien

des mines. Mais ici, deux infirmiers luttent plutôt pour refermer les lourdes portes affolées par le vent, et la promise secoue ses dentelles pour en chasser la neige.

— Que la mariée est belle !

— Chut !

Cette fois, c'est toute l'assemblée qui se soulève contre la semeuse de trouble, lui reprochant de venir briser encore la perfection de cette cérémonie. Mais le docteur Mileva Varasd ne se laisse en rien déstabiliser par les émois incontrôlés d'une jeune péronnelle. Elle fait disparaître une mèche rebelle dans les vapeurs liliales de sa coiffe de mousseline, sans quitter son sourire angélique, et reprend à deux mains son bouquet de roses de Noël. Le conseiller municipal déglutit, une fois de plus éprouvé dans ses fondements, devant la beauté inattendue de cette apparition mariale. Il se laisserait presque aller à se détendre, oubliant pour un temps l'inconfort de sa situation, quand son regard croise celui du professeur. Le grand homme, plus glacial que jamais, mérite son surnom de « Bonaparte de la Salpêtrière ». Personne n'oserait douter qu'en l'instant c'est le général qui marche aux côtés de cette fiancée contre-nature. Charcot a troqué son uniforme, son éternelle blouse blanche, pour une redingote démodée. Mais le médecin, en embuscade derrière la barrière broussailleuse de ses sourcils, cache mal sa présente désapprobation. Il avance, tout en raideur, à contretemps de cette marche nuptiale qui emplit l'édifice. Il lève les yeux au ciel, vers les fenêtres hautes du chœur central, comme interrogeant une puissance supérieure sur le bien-fondé de son action. Mais devant le silence des sphères, il hausse imperceptiblement les épaules et laisse à la belle le soin de faire seule les derniers pas vers l'autel dressé ici pour l'occasion.

Les orgues se taisent.

Le conseiller municipal hésite, trébuche, et ose enfin briser son propre silence :

— Bien… Bienvenue à toutes et à tous dans ce… lieu… ce lieu peu habituel pour… pour communier, ou célébrer un… un… ce mariage.

L'homme, Simon Bétrémieux, estime que jusqu'ici il se tire admirablement bien de la situation. Il referme ses mains sur son code civil et, empli d'une confiance nouvelle, reprend, plus fort que voulu :

— Merci à toutes et à tous d'être venus si nombreux pour… partager ce moment avec nous.

L'officiel s'arrête un instant, hésitant sur la suite à donner à la cérémonie. Il sort un papier de sa poche, qu'il déplie bruyamment, et poursuit d'une lecture maladroite :

— Je vous invite à vous lever pour procéder à la célébration du mariage.

Mais l'assemblée étant déjà debout, les robes bruissent et les regards se croisent, incitant l'homme à passer rapidement au point suivant. Pour sa défense, il arrive parfois que des salles de mariage soient pourvues de bancs ou de sièges et qu'il faille inviter les participants à se lever. Mais comment débuter autrement cette cérémonie que par l'étrange ? Heureusement, le froid glacial des lieux préserve l'officiel des conséquences les plus fâcheuses de son embarras en coupant court à tout excès de sudation.

— Nous allons…, reprend l'infortuné mandataire. Nous allons procéder au mariage de mademoiselle Mileva An… Anja Verica Varasd, et de monsieur Louis Charles Flavien Bertillon, ici présents.

L'homme tire sur son papier pour lire les quelques lignes coincées dans les pliures.

— Avez-vous… établi un contrat de mariage ?

— Oui !

Louis Bertillon répond avec une telle célérité qu'il surprend l'officiel et grippe la bonne marche du protocole.

— Vous… Vous devez avoir un certificat, une attestation de votre notaire ?

Le conseiller municipal regarde dans la pile de documents qui borde sa table et commence à lire :

— *Contrat établi par maître Blanchi pour les susnommés Louis Charles…*

— Passons, voulez-vous ? intervient le professeur Charcot, pour qui la cérémonie tire déjà trop en longueur.

— Très bien. Je note juste… qu'un contrat de mariage a été établi et que… et que je vais pouvoir procéder à la lecture du Code civil. Enfin, se reprend l'homme en voyant de nouveau s'abaisser les sourcils de Charcot, pas tout le code !

La promise ne se dépare pas de son magnifique sourire, ni Mlle Bottard de son regard anthracite. L'élu municipal émet un

couinement gêné, ouvre son exemplaire du code Napoléon, et fait craquer la reliure neuve jusqu'à trouver la page recherchée.

La lecture peut commencer.

— *Article 212 : les époux se doivent mutuellement fidélité, recours, assistance…*

— « *Secours* », le corrige Charcot, l'humeur toujours plus sombre.

Le photographe officiel, jusque-là des plus discrets mais quelque peu tendu, laisse malencontreusement partir un flash de magnésium, immortalisant à jamais ce moment de peu d'importance.

La lecture peut reprendre.

— *Article 213 : le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari.*

» *Article 214 : la femme est obligée…*

— Serait-il possible d'accélérer un peu ?

— C'est que…

En d'autres lieux, le mandataire ne manquerait pas d'exiger la lecture légale de ce texte de loi. Mais présentement, malgré le sourire toujours plus angélique de la future épousée, l'homme capitule volontiers.

— Après tout, l'essentiel a été dit ! Nous allons passer aux consentements… Vous pouvez apporter les alliances.

Devant l'absence de réaction censée accompagner cette proposition, le conseiller municipal vérifie ses notes, puis s'étonne :

— Vous n'avez pas d'alliances ? Après tout… rien ne vous y oblige. Enfin, sur le plan légal.

Louis Bertillon se redresse une fois de plus, se préparant à répondre à la plus importante des questions.

— Mademoiselle, engage Simon Bétrémieux, acceptez-vous de prendre monsieur Louis Charles Flavien Bertillon ici présent ? Pour époux ?

— Oui ! lance avec force le futur marié, visiblement satisfait de placer sa réplique.

— Monsieur succombe à son émotion ! s'amuse le conseiller, avant de se raviser. Laissez toutefois le soin à votre fiancée de répondre.

— Oui, déclare la belle en caressant le mandataire de ses yeux doux.

— Ah. Bien. Parfait, poursuit l'homme en se concentrant soudain sur le mari. Et vous, monsieur, acceptez-vous de prendre mademoiselle Mileva Anja Verica Varasd, née à… Smiljan, pour épouse ?

Louis Bertillon se retourne vers l'assemblée, souriant à toutes ces nymphes auréolées de guipures pour l'occasion, avant de retrouver un des fils principaux de ses pensées brouillées :

— Oui !

— Ah ! voilà une réponse mûrement réfléchie ! commente le conseiller municipal.

Mlle Bottard donne du talon pour faire cesser les gloussements qui osent s'élever dans les rangs. Puis, le silence de nouveau établi, elle enjoint le mandataire à conclure son office.

— Au nom de la loi, je déclare monsieur Louis Bertillon et madame Mileva Varasd unis par les liens du mariage.

— Oui !

Les coups de talon de Mlle Bottard peinent à calmer les joies infantiles qui montent encore derrière ses lignes. L'élu municipal ne cherche plus à comprendre les agissements des uns et des autres et mène la cérémonie à son terme :

— Vous pouvez embrasser la mariée !

Mais, une fois de plus, la suggestion était de trop.

— Enfin, reprend l'homme, c'est comme pour les alliances. Ce n'est pas obligatoire. Passons à la signature des registres…

Cette fois, le photographe officiel se manifeste au bon moment. Il réclame au marié de tenir la pose, le temps d'impressionner sa plaque de verre, et replie son matériel pour indiquer qu'il ne troublera plus le déroulement de l'office. Simon Bétrémieux prend un air satisfait en visant les deux seings luisants sur son registre, applique un buvard pour assécher le surplus d'encre, et referme le tout en tirant sur sa moustache.

— Eh bien ! Ça ne s'est pas trop mal passé ! C'était mon premier mariage, confie le mandataire avec un soulagement notable.

— C'était assez visible, réplique le grand Charcot en se renfrognant. Et, à l'évidence, vous omettez un point.

— Lequel ? s'inquiète subitement le conseiller municipal.

— De faire émarger les témoins.

Veillant à ne plus passer de bévue en maladresse, l'homme

s'applique à appeler les témoins. Mlle Bottard pose sa griffe d'une écriture ronde et soignée, pour le docteur Varasd, pendant que le professeur paraphe d'un geste que l'habitude blase, signant ce registre comme s'il s'agissait d'une ordonnance médicale.

— Cette fois, vous en avez terminé, jeune homme, cingle un Charcot visiblement peu convaincu par son propre engagement.

Mileva Varasd attrape le bras de son joli mari et, tous deux, se tournent vers l'assemblée des internées, enfin autorisées à manifester leur joie. La Slave profite des rires et des applaudissements pour glisser à l'oreille de Charcot :

— Allons, professeur, ne faites pas cette tête, les poils de singe repoussent très bien !

Sans attendre de réponse, le docteur entraîne son Bertillon au milieu de la nef principale et sort au grand jour sous les cris des patients amassés dans le froid pour les accueillir. Les plus délicats, sous la surveillance des infirmiers, lancent en pluie de pleines poignées de neige fraîche, pendant que deux demoiselles, par ailleurs traitées pour leur hystérie précoce, ouvrent la cage à une envolée de moineaux...

Mais, à l'évidence, avant d'en arriver à des scènes aussi pittoresques, quelques explications s'imposent.

Lundi 7 janvier 1889, 4 h 23

Gaston Tissandier opère un nouveau virage au-dessus de l'*Albus-Altus*. L'aérostier veut s'assurer que sa vue ne le trahit pas. Malgré sa grande habitude des vols en haute altitude, il commence à se sentir mal. Il bloque ses gouvernes, attrape la dernière bouteille d'air sous pression, et plaque de mauvais gré la bouche de cuir contre ses moustaches gelées. Après deux ou trois rasades d'oxygène, les symptômes de l'hypoxie reculent peu à peu. Les taches sombres et dansantes disparaissent de devant ses yeux, et son cœur se calme. Il chasse alors le dépôt de givre de ses lunettes d'alpiniste et se penche de nouveau au-dessus du garde-corps. Le pilote avait vu juste. Le grand Khan donne du fer à un bretteur des plus sérieux. Il devine un duel de tous les diables derrière les baies embuées de l'*Albus-Altus*, une lutte qui ne peut se terminer que par la mort. Tissandier plie les bras pour empêcher la glace de raidir définitivement son manteau de cuir et réfléchit à la marche à suivre. Il ne peut se résoudre à abandonner là ce passager peu ordinaire. N'en déplaise à l'Américain. Mais il ne peut pas non plus prendre le risque de contrarier la mauvaise personne et de se retrouver du mauvais côté du canon d'un 32 Smith & Wesson Safety Hammerless, tel que celui aperçu dans le holster de ce malfaisant. L'arme est belle et dangereuse. Et les moyens de cet agent de l'ombre, puissants.

Pinkerton, comme conquis par un sixième sens hérité d'une carrière périlleuse, redresse la tête et se décolle un instant de son propre masque à oxygène.

— Il va… falloir… foutre le camp, *mister balloonist*…, lâche l'affidé dans un nuage de givre.

Tissandier comprend le message jusqu'au bout. L'Américain n'a jamais eu l'intention de repartir avec ce Lacassagne dans ses

bagages. Mais le pilote refuse de devenir le complice d'un meurtre. Il refuse de déshonorer le club très fermé des aérostiers en ne se comportant pas en capitaine. Il profite du trouble de Pinkerton et de son ivresse passagère pour ouvrir la vanne de la dernière bouteille d'air comprimé et libérer quelques sacs de lest. Le ballon prend de l'altitude à une vitesse telle que les haubans vibrent et sifflent.

— Mais… Que… Que faites-vous ? crie l'Américain en tentant de se relever.

— Que dites-vous ? demande l'aérostier en tendant l'oreille.

— Que faites-vous ?! répète l'Américain en se cramponnant aux cordages.

— C'est la procédure, monsieur Pinkerton ! hurle Tissandier par-dessus son écharpe gelée.

L'Américain s'affaisse lentement, secoue sa bouteille d'oxygène, et fait signe au pilote de lui confier la troisième et dernière recharge. Mais Tissandier, au lieu de lui lancer la bombonne, se contente de lui faire de grands gestes :

— Il n'y a plus d'air ! Cette cartouche devait avoir un défaut ! Restez tranquille, je vais redescendre !

Tissandier feint l'exécution de procédures d'urgence, le temps de s'assurer que l'Américain perde enfin connaissance, avant de réagir véritablement. En trois manœuvres, le pilote ouvre la soupape de sécurité, lâchant ce qu'il faut d'hélium pour faire perdre de la hauteur à son ballon, et remet le cap sur l'*Albus-Altus*. La nacelle vibre sous la puissance des vents d'altitude, mais les hélices de contrevent conçues par Dalloz et Breton sont efficaces. Elles utilisent la force des courants aériens pour propulser et diriger l'appareil selon la volonté du navigateur.

Tissandier regagne les abords du géant des airs, où des cris étouffés par la ouate des nuages lui parviennent. Il essuie de nouveau le givre de ses lunettes de glacier, à temps pour voir basculer par-dessus bord la silhouette du grand Khan… Son cœur tressaillit. Des fourmillements déferlent en vagues énervées jusqu'au bout de ses doigts.

Il arrive trop tard !

À moins que…

À moins que le sort ne vienne s'en mêler. Ce Lacassagne, finalement, doit être né sous une bonne étoile. Par une opération

que seul le sort peut décider, il se retrouve à pendre au bout d'une amarre, dérivant à une trentaine de mètres sous le ventre blanc de l'*Albus-Altus*. Tissandier ajuste sa trajectoire, prie pour que l'homme ne se détache pas trop vite, et ralentit la marche de son dirigeable. Le flanc de son ballon vient contre la longue corde et repousse malencontreusement le corps inanimé du grand Khan à une dizaine de mètres de la nacelle. Tissandier serre ses volants de manœuvre, s'assure du coma de l'Américain, et attrape son grappin d'abordage. Il prépare une ligne de vie fine et souple, et lance le tout à trois reprises avant d'accrocher enfin sa cible. Il doit faire vite. Le froid est intense et la situation instable. Il tire de toutes ses forces, ramène à bord le corps de son intrépide passager, et se penche contre son visage fumant de mille vapeurs. Le pilote a un vif mouvement de recul. L'homme est inconscient, mais vivant. Et ses chairs se font dévorer par l'appétit sans faim d'un acide impur. Du vitriol. Tissandier retire ses gants et pare au plus urgent. Il s'attaque au tas de nœuds qui enserre la jambe du Khan. Un mauvais matelotage qui s'est révélé salutaire en gardant le blessé d'une chute mortelle, mais qui menace maintenant de remporter sa prise dans les airs. Le ballon tire, à chaque coup de vent, et gêne la manœuvre. L'aérostier fait jouer les fibres, refusant de couper la corde et de signer par là son sauvetage : les occupants de l'*Albus-Altus* ne doivent pas se douter de la survie de cet homme, ou ils n'auront de cesse de le poursuivre pour achever leur besogne. Le dernier nœud se rend enfin, libérant le Khan. Tissandier pose ses mains tremblantes sur la tôle de la lampe aveugle, le temps de décongeler ses articulations, et ouvre son coffre de bord. Grelottant, il dévisse le couvercle d'un pot de magnésie et répand la poudre sur le visage du blessé. La réaction produit de la fumée en abondance, mais neutralise peu à peu le mordant de l'acide.

L'aérostier, transi, remet ses gants. Il cale le rescapé au fond de la nacelle, avec la lampe à carbure comme bouillotte de fortune, et le couvre d'une toile enduite. Puis il reprend en main les gouvernes de l'appareil. Le givre grippe la soupape, et l'homme doit forcer à coups de maillet sur ses leviers pour les libérer et provoquer enfin la chute libre de l'engin. Il calcule à la volée la quantité de gaz indispensable pour éviter de s'écraser au sol, et ferme la valve. Le ballon passe sous la barre des deux mille mètres d'altitude, et un ciel dégagé permet

maintenant de lire la topographie des lieux. Tissandier, par habitude, distingue déjà les limites de Paris grâce aux éclairages publics. Il place les grands boulevards, les remparts de la capitale, et enfin la ligne de forts. Montrouge, Bicêtre, Ivry… Il devine la campagne de Villejuif sous les brumes matinales, et décide de réinjecter le reste de gaz pour freiner sa chute, et profite de survoler des champs pour jeter par-dessus bord tout ce qui n'est pas strictement utile à sa survie. Le coffre, les rouleaux de cordage empesés de givre et de gel, le porte-voix, et les instruments de navigation. Il dégoupille et se débarrasse encore des bombonnes d'hélium, gagnant toujours plus de ces précieux kilos. Puis vient le moment de sacrifier l'ancre, et les guideropes indispensables à ralentir et arrêter le ballon, en traînant de tout leur poids sur le sol… Alors, voyant que ce n'est pas tout à fait suffisant, l'homme se surprend à devoir réprimer une envie soudaine. Celle de balancer aussi le corps inanimé de cet Américain si peu étouffé par les scrupules. Seule une bride fragile de raison le retient : la banderole de soie qui indique que l'engin, enfin, modère sa perte d'altitude. Tissandier reprend ses appareils de gouverne en main et amorce un virage. Il laisse le fort de Villejuif sur sa gauche, et vise celui de Villeneuve-Saint-Georges. Direction sud-sud-est. Il pousse un soupir de soulagement. Cette expédition nocturne lui rappelle avec émotion ses vols durant le siège de 1870, au-dessus de Paris, sous la mitraille des Prussiens.

Et ces deux corps affalés dans la nacelle lui rappellent aussi une ascension autrement plus tragique. Ce malheureux record d'altitude qui lui a coûté ses oreilles, et, surtout, la vie de ses deux compagnons d'infortune. Sivel et Crocé-Spinelli.

Profitant de ce court répit, le pilote dresse un bref état des lieux. Côté positif, il note une température acceptable, le cap est bon et la descente maîtrisée. Le ballon conserve assez de gaz pour poursuivre sa route et atteindre la zone d'échouage. Mais, côté négatif, il est à noter qu'il n'a plus vingt ans, et que le matériel de bord est défaillant. Il ne lui reste pour son atterrissage qu'une fine corde de quinze mètres et un grappin en guise d'ancre. Sans compter ce blessé dont il va falloir s'occuper d'urgence, et, surtout… ce problème à régler. Ce Pinkerton et son 32 Smith & Wesson.

Tissandier repère le cours sinueux de la Seine. Plus loin, c'est la masse sombre de la forêt d'Yerres qui se dessine et celle,

plus imposante encore, de la forêt de Sénart. Le ballon file entre les deux, prenant en point de mire les parcelles agricoles de la localité de Mandres. Le pilote fait jouer une fois de plus la soupape, lâchant du gaz, en silence, perdant de l'altitude. Au jugé, le dirigeable croise à près de huit cents mètres du sol. L'homme regrette ses jumelles, jetées un peu plus tôt dans la panique. Il relève ses lunettes de glacier, plisse les yeux, et découvre avec soulagement les grands feux de signalement de la zone d'échouage. Elle est à moins d'un kilomètre, derrière les champs de roses. L'aérostier serre les commandes, attache le grappin à la fine corde d'agrès, et balance le tout par-dessus bord.

— Messieurs, ça va secouer !

L'engin, privé de ses guideropes, n'a aucun moyen véritable de freiner. Mais le pilote avait donné des instructions à ses amis restés au sol… Et comme pour conforter ses attentes, le grappin accroche en plein champ des filets lestés de bûches et ralentit brusquement l'appareil. Tissandier ouvre complètement la soupape pour faire s'affaisser son ballon, et se prépare à accuser le choc. La nacelle tape une première fois les labours gelés, dérape, et s'immobilise après un dernier rebond. Le pilote s'assure que ses passagers ne soient pas trop mal en point, et appelle aussitôt ses compagnons à l'aide :

— Qui est là ? lance Tissandier aux hommes en approche.

— Renard !

— Breton et Dalloz ! répondent des voix dans la pénombre.

— J'ai besoin de bras ! réclame l'aéronaute en soulevant le Khan.

Les quatre hommes ont tôt fait de sortir les deux passagers inanimés de la nacelle et de rejoindre les voitures garées en bout de parcelle, sur le chemin de Périgny.

— Qu'est-il arrivé ? demande Charles Renard à son ami.

— Je vous raconterai tout plus tard. Faut mettre au plus vite celui-ci à l'abri, répond Tissandier. Et trouvez-moi du chloroforme !

— Du chloroforme ? Mais pour quoi faire ? s'alarme Renard.

— Je veux m'assurer que ce monsieur et son 32 Smith & Wesson ne se réveillent pas trop tôt ! Vous allez me chloroformer ce gredin et l'envoyer à l'autre bout de Paris !

— On en fait quoi ?

— Abandonnez-le dans le premier garnis et faites en sorte qu'il ne sache rien de la fin de cette expédition, vous m'entendez ?

— Tu es sérieux, Gaston ? s'inquiète Renard.

— Très ! Il est question de vie ou de mort !

Gaston Tissandier est un homme calme aux propos habituellement modérés. Ses amis agissent donc au plus vite, sans porter plus loin leur interrogatoire.

— Pour le chloroforme, reprend Tissandier en retirant ses lunettes de glacier, vous n'aurez qu'à rendre visite au médecin de Mandres. Annoncez-vous de ma part, il ne pourra pas vous refuser de l'aide. J'ai emmené sa fille et son gendre en baptême de l'air l'été dernier.

— Et le blessé ? demande le jeune Breton en tapant la neige de sa casquette.

— Je m'en occupe.

Gaston Tissandier arrache encore son écharpe et quitte un lourd paletot de cuir raidi par le gel des hautes régions. Il revêt le manteau de ville que lui tend Renard et arrange sa barbe, retrouvant un peu de cet air de bon bourgeois qui fait son quotidien. Puis les deux voitures disparaissent dans la nuit, chacune dans une direction différente.

Gaston Tissandier mène ses chevaux à bon train sur la route de Varennes. Le jour commence à poindre, accompagné par une brume d'hiver enveloppante et givrante à souhait. La voiture s'engage sur un chemin bordé d'arbres, et dépasse bientôt le domaine de Jarcy pour gagner la rivière. L'Yerres court ici d'un frais clapot, guidée entre les pierres jusqu'aux pales d'un moulin à aubes. Une meunerie se tient dans ce coin de paradis. L'endroit fait aussi auberge, et le patron ne manquera pas de réserver un bon accueil à l'aérostier, malgré l'heure précoce. L'homme traverse le pont et arrête la voiture dans une cour pavée, devant la grande meule de grès qui signe là fièrement l'activité des lieux. Un garçon de ferme sort aussitôt et crie après les chiens.

— Occupe-toi des chevaux, petit ! lui lance Tissandier en sautant du marchepied. Je dois voir ton patron.

L'homme repère de la lumière qui filtre à travers les carreaux de la porte de la cuisine, et frappe. Un commis approche avec sa lampe à pétrole et entr'ouvre l'huis supérieur.

— C'est pour quoi, monsieur ? demande prudemment le garçon en s'essuyant une main contre son tablier.

— Je dois parler à monsieur Nerrié, c'est urgent !

— Le patron ? Il n'aime pas être dérangé par la clientèle à cette heure, vous savez ! prévient le commis.

— Dites-lui que c'est Tissandier, insiste l'aérostier. Ça peut le radoucir.

— C'est pas pour discutailler, mais c'est que je vais encore en prendre pour mon grade, moi, avec vos histoires ! Mais entrez donc, il fait un froid de tous les diables, se plaint le garçon en claquant la porte.

Une odeur de café et de croissants chauds règne dans la pièce, donnant au pilote une idée du bonheur. Une bâtisse plusieurs fois centenaire, au bord de l'eau, à une heure de Paris, avec un bon feu dans le fourneau. Un moulin flanqué de roseraies où les paysans des environs viennent moudre leur blé et rire autour d'un verre de seize et d'un casse-croûte campagnard.

— Monsieur Gaston ? Mais que vous arrive-t-il ? demande un homme aux bras épais comme des cuisses. Ne me dites pas que vous avez besoin de mon moulin de si bonne heure ? Encore à vos expériences sur les forces hydrauliques ?!

— Non, j'ai besoin d'un autre service. Pour une affaire qui requiert de la discrétion, prévient l'aérostier.

— Me voilà intrigué !

— Ne le soyez pas. Il s'agit de prendre soin d'un blessé. Il me faut une chambre bien chauffée, et le moins de monde possible à poser des questions. Suivez-moi au-dehors avec deux hommes forts, précise Tissandier en enfonçant sa casquette jusqu'aux oreilles.

Eudes Anatole-Faust Lacassagne est déposé sur un lit, dans une chambre à l'étage du moulin de Jarcy. L'endroit est simple mais confortable. Des boiseries aux murs, un crucifix cloué au-dessus de l'oreiller, et une lampe-tempête qui brûle sur la table de chevet. Le patron a fait demander en urgence le médecin de campagne, le docteur Eugène Guestin. Ce dernier est déjà dans les escaliers.

— Une chance que j'habite la maison voisine ! C'est le blessé en question ? s'enquiert un homme d'une cinquantaine d'années en posant sa lourde sacoche de cuir. Faites-moi de la lumière !

Le praticien se penche sur le visage du Khan avec une grimace contenue.

— Ce n'est pas beau à voir. Que lui est-il arrivé, à ce brave ?

— Brûlure chimique profonde, répond mécaniquement Tissandier. Du vitriol.

— Acide sulfurique impur ? Mais la réaction ne paraît pas habituelle…, commente le médecin en promenant une loupe au-dessus des lésions.

— J'ai neutralisé le composé avec ce que j'avais sous la main. Du carbonate de magnésium, précise le pilote. Le froid extrême des hautes régions a fait le reste pour ralentir le mordant de la réaction.

— La magnésie des gymnastes ? L'idée n'est pas mauvaise… et semble avoir eu un certain effet. Vous êtes acrobate ? demande le médecin pour satisfaire sa curiosité.

— Aérostier.

— Ah ! la conquête des airs ! Les voyages menés au gré de la bise, fendant les mers de nuages…, se prend à rêver le praticien en promenant sa loupe. Mais… Le vitriol faisait donc partie du programme ?

— Laissons les causes de côté, voulez-vous ? Et concentrez plutôt vos traitements sur les conséquences fâcheuses de cet accident, insiste Tissandier.

— Nerrié, ordonne le médecin, faites bouillir des linges de coton fin et apportez-moi le tout. Ah ! Nerrié ! Faites monter aussi de l'eau de Javel !

Le praticien sort un flacon d'huile de térébenthine de sa sacoche, et reprend ses observations.

— Le reste du visage est aussi très abîmé. Mais qu'avez-vous été faire là-haut par un si grand froid ? demande encore le médecin sans espérer de réponse.

Le docteur Guestin desserre l'écharpe du Khan et ouvre sa vareuse avec l'aide de la femme de chambre.

— En voilà un qui m'a l'air d'un solide gaillard. Il devrait s'en remettre sans trop de peine. En revanche, pour ce qui est de retrouver sa figure… Apportez-moi un bassin avec du savon, mon petit, demande le praticien à la domestique, que je puisse me laver les mains.

Tissandier note en silence que ce médecin de campagne suit les préceptes de Pasteur sur l'hygiène médicale. Ce qui n'est pas lui déplaire.

— Je vous laisse avec Lucie, dit soudain le meunier. J'ai à faire au moulin. J'ai une paire de meules à rhabiller.

Le médecin et l'aérostier s'échangent un regard interrogateur, ne comprenant pas bien ce que le patron compte véritablement faire… mais la femme de chambre est déjà de retour avec une marmite d'eau frémissante.

— Mademoiselle ? S'il vous plaît, pourriez-vous diluer douze bouchons d'eau de Javel dans cette eau bouillie ?

La jeune femme verse dans un bassin les volumes réclamés par le médecin, sous le regard dubitatif de Tissandier. Le bon docteur Guestin plonge alors ses linges, les presse doucement pour les essorer, et vient nettoyer délicatement les plaies béantes du Khan.

— Mais ? réagit l'aérostier. Vous mettez de la Javel sur les blessures de ce pauvre homme ?!!

— Il s'agit de désinfecter le tout…, commente Guestin.

— Voilà qui me semble peu protocolaire !

— Au contraire, c'est connu depuis des décennies… mais comme pour tout, on pense toujours que la science ne profite que du progrès, répond l'homme en veillant à ne pas déchirer les parties encore saines. L'eau de Javel, poursuit le médecin, trop concentrée, viendrait brûler un peu plus encore ce qui pourrait l'être. Mais, fortement diluée, elle permet de désinfecter la plaie et de la préparer pour le plus parfait des pansements.

— M'autoriseriez-vous à faire une courte note sur ce sujet dans ma revue ? demande l'aérostier.

— Votre revue ? interroge le praticien en levant un sourcil.

L'homme jette ses linges souillés et ouvre son flacon d'huile de térébenthine.

— Nous n'avons pas été présentés, je crois. Je me nomme Gaston Tissandier, et je suis le rédacteur de la revue *La Nature*.

— Oh ! Il m'est déjà arrivé de lire un numéro ou deux… Vous pouvez toujours parler de javel dans votre périodique, monsieur Tissandier. Mais je doute que cela révolutionne le corps médical. La recette est trop simple et ne rapporte à personne. On ne verra en moi qu'un modeste médecin de campagne qui s'applique à faire son travail avec les outils rudimentaires qu'il a sous la main.

L'homme imbibe les plaies de son huile calmante, pose les linges à même les chairs, et entreprend un soigneux bandage autour de la tête du blessé. Ce dernier est plongé dans le coma depuis son retour des hautes régions, et n'émet rien d'autre qu'une respiration sifflante et saccadée. Le médecin sort une fiole de morphine et pratique une injection à la base du cou.

— Voilà qui devrait le soulager de la douleur, si jamais il revenait à lui. Je passerai demain pour refaire ses bandages. D'ici là, veillez à ce qu'il ne soit pas dérangé. Il va lui falloir du calme et du repos. Et faites que la chambre soit mieux chauffée, un brûlé perd beaucoup de température.

» Bien. À la moindre fièvre ou agitation anormale, faites-moi prévenir : de telles blessures à la tête peuvent vite dégénérer.

— Et pour le faire boire, ou manger ? demande la femme de chambre, pragmatique.

— Le mieux serait qu'il reprenne connaissance. Mais vous pouvez humecter ses lèvres régulièrement, avec un linge mouillé d'eau fraîche, en prenant bien soin de ne pas imbiber ses pansements.

Le praticien range ses instruments et relève son chapeau pour saluer Tissandier.

— De la magnésie sur une brûlure au vitriol, il fallait y penser, monsieur.

— Je suis chimiste, répond l'homme en raccompagnant le docteur Guestin hors de la chambre. Un oxyde de magnésium aurait été encore plus approprié, mais j'ai pris ce que j'avais sous la main.

— Vous lui avez sauvé la face. Ses blessures auraient pu être bien plus profondes… Voire mortelles.

Gaston Tissandier serre encore une fois la main du médecin, et rejoint la salle de l'auberge. Il s'installe à une table, près du poêle, et accepte, pour se remettre de ses émotions, de se voir servir un bon café chaud accompagné de son duo de viennoiseries maison. Un raclement de chaise le fait sursauter.

— Ne vous retournez pas.

Tissandier reconnaît et l'intonation de cette voix, et son goût du mystère.

— Vous ici ? Mais comment m'avez-vous retrouvé ? s'inquiète le bourgeois.

Cette présence ne peut signifier qu'une chose : son secret du matin est déjà éventé !

— Il vous reste beaucoup à apprendre pour déjouer les sens d'un agent entraîné, reprend la voix. Sans compter sur mes dispositions, disons, particulières.

La jeune femme s'interrompt. Elle ferme les yeux et lève une main, recourbant un à un ses doigts gantés de cuir noir. Ses lèvres bougent et s'activent, comme pour accompagner une conversation intérieure, et elle reprend :

— Où est l'autre ?

— De qui parlez-vous ? s'enquiert Tissandier.

— Du vieux. De l'Américain, précise la voix anonyme.

— Je n'en sais rien, et je ne veux pas le savoir ! Je l'ai justement fait expédier à l'autre bout de Paris pour ne plus en entendre parler !

— Je doute que cela soit véritablement efficace, ponctue la jeune femme en laissant son index en suspens. Vous n'avez pas croisé la route du bon bonhomme, mon cher.

Tissandier déglutit.

— Mais je devrais pouvoir arranger ça.

La demoiselle pose un flacon brun sur sa table.

— Qu'est-ce ? demande l'aérostier.

— Du laudanum. Vous devez vous assurer que le Khan ne se réveille pas durant les jours à venir. Il est dans un sale état.

— Vous… Vous l'avez vu ?

— C'est tout comme, répond la demoiselle en se relevant.

— Mais qui êtes-vous ? s'agace Tissandier.

La jeune femme rabat son col de fourrure, et disparaît dans le matin naissant.

Lundi 7 janvier, 7 h 53

Le duc Karl de l'Abey ajuste la cible de paille et fait feu. Le bullenbeisser aboie un coup, signalant, dans un nuage de vapeur, l'approche d'un visiteur. Le duc baisse le bras et fait une moue en évaluant les résultats de sa séance de tir.

— Alors ? s'enquiert le visiteur en s'appuyant sur sa canne.

— La détente de ce prototype est dure, répond le duc.

— C'est la double action.

— Eh bien il va falloir gagner en souplesse, mon cher. Car je force trop, et non seulement la chose ralentit les cadences de tir, mais elle nuit à la précision.

— C'est le prix à payer pour ne pas avoir à réarmer le chien à chaque fois.

— Vous ne convaincrez personne avec ce genre de désavantage. Il vous faut arranger ça au plus vite. C'est trop handicapant.

Le duc confie l'arme à son majordome et marche en compagnie de son visiteur, dans l'allée de graviers, à pas lents.

— Votre blessure de 70 vous fait souffrir, général ? s'inquiète le duc.

— L'hiver me fait toujours un mal de chien, peste l'homme en se reposant un instant.

— Allons nous mettre au chaud.

Les deux hommes pénètrent dans la luxuriante véranda. Le majordome range le prototype de révolver dans sa mallette en fer et confie le soin au général de fermer le tout à clef.

— Vous voulez prendre un thé ? Un café ? demande le duc à son invité.

— Un thé ? Laissez ça aux Angliches, voulez-vous ! Servez-moi un café bien noir ! dit l'homme avant de se moucher dans un

carré de soie bleue. Avec une goutte d'eau-de-vie, pour réchauffer ma vieille carcasse.

— Dans ce cas, nous serons mieux dans le fumoir, répond le duc.

Les deux hommes traversent une enfilade de petits salons et débouchent sur une pièce aux tapis sombres et épais. Les murs, au-dessus de boiseries en ronces de noyer, sont garnis de tableaux représentant des ouvrages d'art du XIXe, ponts et viaducs, barrages, écluses. Phares. Puis, entre les hautes fenêtres, des vitrines et rayonnages laissent à voir tour à tour des précis d'ingénierie civile et militaire et des collections d'alcools fins.

— Faites votre choix, général.

Le visiteur arrête sur une bouteille le pommeau sculpté de sa canne en ébène. Le majordome commence à verser un filet d'un liquide aussi limpide que parfumé jusqu'à atteindre le débord, faute de recevoir d'autres instructions de l'invité.

— Vos tasses sont trop petites, mon cher duc. Et l'*Albus-Altus* ? demande soudain le vieil homme en portant le breuvage à ses lèvres. Avez-vous eu la confirmation des événements qui se seraient déroulés à son bord ?

— Je le crains, répond le duc. Des bris de verre ont été retrouvés sur la passerelle. Et l'analyse des échantillons ne laisse aucun doute possible. Eudes Lacassagne a bien procédé à un échange entre l'orbe original et cette copie qui usurpe sa place dans l'écrin de l'*Albus-Altus*.

— Vous allez le remplacer ? s'enquiert le général.

— Sans façon. Cette ampoule, si belle et savante qu'elle puisse paraître, n'est qu'un leurre sans valeur. Elle n'avait d'autre fonction que de faire courir les contrefacteurs, comme une hase agirait pour éloigner les chasseurs de ses petits.

— C'est moi, ou vous venez de comparer une ampoule de cinquante mille francs or avec un lièvre, mon cher duc ? Diable… mais combien a-t-il fallu de mirabelles pour faire cette eau-de-feu ? toussaille le général avec une larme à l'œil. Votre fine réveillerait un mort !

— Si seulement c'était vrai, ce bouilleur de cru lorrain aurait réussi en quelques heures un exploit qui a réclamé à notre ordre plus d'un siècle d'efforts ! réplique le duc en sirotant son café.

— Voilà qui aurait été une bonne raison d'aller recroiser le fer avec l'Allemagne !

— Vous parlez comme Boulanger, général.

— Pardonnez mon emphase, mon cher duc. J'ai senti un instant mon sabre vibrer au son des canons. Et comment va le Notaire ? s'inquiète soudain le visiteur.

Karl de l'Abey repose sa tasse fumante, s'approche de la porte-fenêtre, et lève les yeux vers le ciel avant de répondre :

— Il désire rester seul pour le moment. La destitution de son fils est un coup rude pour lui. Il ne comprend pas.

— Et le second fils ? s'enquiert le général. Ce… policier ?

— Nous cherchons toujours son corps, répond de l'Abey.

— La succession du Notaire va devenir un véritable problème, se tracasse le vieil homme en agitant sa canne. L'ennemi nous porte là un sale coup.

— Nous travaillons sur la question, conclut le duc sans plus de détails.

— Mais… vous vouliez m'entretenir d'un autre sujet, je crois ?

— En effet. Notre entreprise, toute humaniste soit-elle, réclame des fonds importants, commence le duc.

— Il me semble avoir déjà avancé quelques-unes de mes petites économies dans notre affaire, se défend le général.

— Rassurez-vous, je ne vous demande pas là de contribution supplémentaire, précise le duc, mais je vous expose juste une situation qui pourrait devenir fâcheuse.

— Poursuivez, je vous prie. Et pardonnez-moi ces coups d'aiguillon : j'ai parfois des sursauts d'ardeur toute militaire !

— Comme vous le savez, nos financements sont multiples et tendent à augmenter. Mais pour garder des liquidités en suffisance, nous avons aussi recours à des méthodes que certains ne manqueraient pas de récriminer.

— Expliquez votre problème, l'engage le général en s'asseyant dans un fauteuil de cuir.

— Le scandale pourrait venir du canal de Panama. Lesseps a procédé l'an dernier à une levée de fonds exceptionnelle.

— L'affaire a eu suffisamment mauvaise presse pour que je m'en souvienne, mon cher duc, commente le vieil homme en se

caressant ce bout de menton qui apparaît encore entre deux rouflaquettes soigneusement taillées. Voilà qui était à un doigt de ressembler à un fiasco !

— Cette levée de fonds, poursuit le duc, a été menée prétendument pour renflouer les caisses de la Compagnie du canal de Panama. Mais, en réalité, c'était pour alimenter les nôtres.

— Les sociétés de Lesseps comptant parmi nos filiales, je ne vois rien, jusque-là, qui va vraiment à l'encontre de nos méthodes ? remarque le général.

— Le problème, c'est que pour procéder à cette levée de fonds, Lesseps a commandé les services d'un homme de communication. Un malandrin plein de ressources qui s'est targué d'avoir du réseau parmi le beau monde. De connaître des députés.

— Qui n'en connaît pas, mon cher duc ? s'amuse le vieil homme en jouant avec ses décorations militaires.

— Doté d'un joli pactole pour mener sa campagne, le malandrin en question s'est fait fort d'acheter des voix pour que les parlementaires, ainsi gavés, votent une loi permettant cette fameuse souscription…

— Voilà qui est autrement plus moche, assurément. Et comment s'appelle cette canaille ?

— Cornélius Hertz, répond de l'Abey.

— Eh bien je serais d'avis d'apprendre à ce monsieur Hertz à mieux se servir de sa langue et de nos fonds, dit le général en affûtant le tranchant de son regard.

— Ce qui est d'autant plus problématique, c'est que notre cher Lesseps a eu recours au même malandrin pour mener d'autres campagnes. Comme le renforcement des emprunts russes encore en discussion, ou le vote du conseil municipal pour la validation du projet de construction de la tour Eiffel.

— Une affaire de corruption généralisée ?

— Vous m'ôtez les mots de la bouche, répond le duc.

— La situation est sous contrôle ?

— Pour le moment le couvercle est fermé. Mais nos rapports mentionnent des menaces de fuite.

— L'Ophiuchus ? s'enquiert le vieil officier en se renfrognant.

— D'après nos informations, un de leurs hommes serait en possession de documents qui pourraient affoler toutes les

presses du monde. Il commence à faire trembler tout Paris avec ses chantages…

— En voilà un qui a de l'appétit ! s'amuse le général. Mais vous êtes un homme de ressource, mon cher duc. Et je subodore que vous avez déjà le digestif en main, n'est-il pas ?

— J'ai réveillé un de mes agents voici quelques jours. Une jeune personne dynamique et pleine de promesses…

— Bien, fait l'officier en se relevant de son fauteuil avec l'énergie d'un homme habitué à charger baïonnette au canon. Je suppose, mon cher duc, que nous en avons terminé pour aujourd'hui ?

— Assurément.

— Tenez-moi informé, pour ce Cornélius Hertz…

— Je suis cette affaire avec une attention toute particulière, précise de l'Abey en raccompagnant le vieil homme jusqu'au vestibule.

— Ah ! un détail, sans doute… Mais figurez-vous que je n'ai pas réussi à déchiffrer le message du jour… Le code comporterait-il quelque erreur ? demande le général avant de sortir.

— Non. Le Crypteur semble avoir pris une précaution supplémentaire.

— Laquelle ?

— Il nous revient encore de la découvrir…

Mardi 8 janvier 17 h 32

Le docteur Varasd agite sa baguette devant les yeux de son sujet.

— Vous suivez le mouvement de mon alinette. À chaque oscillation, vos paupières deviennent plus lourdes. Vous dormez. Ma voix vous berce et vous guide. Votre conscience s'ouvre tout entière à mes suggestions et reçoit mes paroles comme les ordres d'une mère bienveillante.